

📄 **Anna Dostoïevskaïa, femme d'écrivain** de Marie TORRES d'après les mémoires d'Anna Grigorievna Dostoïevka et la correspondance de Fédor Dostoïevski

**Texte complet à demander à marie-madeleine@orange.fr**

**Durée approximative** : 1 h 30

**Personnages** :

- Anna Grigorievna Dostoïevskaïa
- Fiodor Dostoïevski
- La servante

**Synopsis** :

Tiré des mémoires d'Anna Grigorievna Dostoïevkaïa, seconde épouse de Fiodor Dostoïevski, et de la correspondance de ce dernier, ce texte revient sur leur rencontre en octobre 1866 ; une rencontre qui arrive à un moment clé de la vie de l'écrivain : criblé de dettes, malade, il a à sa charge son beau-fils, et la famille de son défunt frère ; pour essayer de pallier ces problèmes, il a été contraint de vendre ses droits d'auteur à un éditeur peu scrupuleux et de s'engager à lui livrer un roman dans des délais impossibles à tenir, sans quoi, durant neuf années, tout ce qu'il écrirait serait sans aucune rétribution pour lui ; c'est pourquoi il accepte, sur les conseils d'un ami, de travailler avec une sténographe, Anna Grigorievna, sa cadette de 20 ans qu'il épousera quelques mois plus tard...

Ce texte met l'accent sur les grands moments de la vie de Dostoïevski : le bague, l'échafaud, les problèmes d'argent, la maladie, le jeu mais aussi les conditions dans lesquelles il travaillait et, facette moins connue de l'auteur, sa vie privée.

Il présente aussi Anna, une jeune femme moderne pour son époque et aimante ; sans son énergie, sa compréhension, son amour, l'écrivain n'aurait peut-être pas écrit ses derniers grands romans.

Tolstoï disait : « Bien des écrivains se sentiraient mieux s'ils avaient une épouse comme celle de Dostoïevski »

**Décor** :

Une chambre d'hôtel : Un bureau où sont déposés deux ou trois journaux, du papier à écrire, un encrier et un porte-plume.

Chez Dostoïevski : En fond de scène, un divan recouvert d'une étoffe assez usée, une table ronde recouverte d'une nappe rouge, une carafe d'eau et une lampe ; des chaises ; au-dessus du divan, le portrait de la première épouse de Dostoïevski et

une horloge ; au sol, deux vases chinois ; sur le devant de la scène, le bureau de Dostoïevski sur lequel sont entassés des journaux et une cassette en bois suffisamment grande pour y contenir des manuscrits.

Chez Anna : Deux fauteuils et une table ; sur la table une carafe d'eau et quelques verres.

### **Epoque et costumes**

XIX<sup>ème</sup> siècle.

## Fiodor

*Assis derrière le bureau d'une chambre d'hôtel, il relit une lettre qu'il finit d'écrire*

Moscou, 17 juin 1866

Mon amie et très estimée Anna Vassilievna,

Ne m'en veuillez pas d'avoir tant tardé à vous répondre. Tous ces temps derniers, j'ai été dans l'indécision et j'ignorais moi-même ce qu'il serait de moi pour l'été. Bref, je ne pouvais rien vous écrire de définitif et de sûr, aussi n'ai-je point répondu.

Je ne suis à Moscou que pour trois ou quatre jours et je ne sais absolument pas quand je serai libre. Et surtout, outre mon roman qu'il me faut achever (et dont j'ai par-dessus la tête), j'ai tant de travail que je n'ai pas la moindre idée de comment j'en viendrai à bout. Or, il s'agit d'affaires importantes pour moi, mon avenir en dépend. Au demeurant, imaginez où j'en suis (une situation des plus comiques et très caractéristique). L'an passé, mes conditions financières étaient si mauvaises que j'ai été contraint de vendre les droits de tout ce que j'avais écrit précédemment, pour une seule édition, à un spéculateur, Stellovski, un assez sale bonhomme et éditeur ignare. Mais notre contrat comportait un article aux termes duquel je lui promettais de préparer pour son édition un roman d'au moins 12 feuilles d'imprimerie et, si je ne lui livrais pas au 1<sup>er</sup> novembre 1866 (dernier délai), libre à lui, Stellovski, d'éditer pour rien, durant les neuf années suivantes et à sa guise, tout ce que j'écrirais, sans aucune rétribution pour moi. Bref, cet article du contrat ressemblait exactement à ceux des contrats de location d'appartements à Pétersbourg dans lesquels le propriétaire exige toujours, au cas où un incendie surviendrait chez son locataire, que ce dernier assume tous les frais du sinistre et, au besoin, reconstruise la maison de neuf. Tout le monde signe des contrats de ce genre, en riant bien sûr, j'ai donc signé moi aussi. Le 1<sup>er</sup> novembre est dans 4 mois ; je pensais m'affranchir de Stellovski par de l'argent, en payant le dédit, mais il ne veut pas. Je lui demande pour trois mois de délai, il refuse et me dit carrément que, comme il est persuadé que je n'ai plus le temps, à présent, d'écrire un roman de 12 feuilles, d'autant que je n'ai encore écrit que la moitié à peine de *Crime et Châtiment* que je dois remettre au Messenger russe, il a plus d'avantage à ne pas accepter un délai ni un dédit, car alors tout ce que j'écrirai ensuite sera pour lui.

Je veux faire une chose excentrique et inouïe : écrire en 4 mois 30 feuilles d'imprimerie, pour deux romans différents dont j'écrirai l'un le matin, l'autre le soir, et terminer à temps. Savez-vous, ma bonne Anna Vassilievna, que jusqu'à présent, ce genre de choses excentriques et extraordinaires me plaît assez. Je ne vaud rien pour

entrer dans le rang des gens bien installés. Pardonnez-moi, je me hausse du col ! Mais que me reste-t-il à faire, sinon me vanter un peu ? Le reste, justement, manque par trop d'attrait. Cependant, où en est la littérature ? Je me suis convaincu que pas un de nos littérateurs, anciens ou vivants, n'a jamais écrit dans les conditions qui sont constamment les miennes ; Tourgueniev mourrait rien que d'y songer. Mais si vous saviez à quel point il est douloureux de gâcher une idée qui a germé en vous, vous a transporté d'enthousiasme, dont vous savez vous-même qu'elle est bonne... et être contraint de la gâcher en toute conscience !

Vous voulez venir à Pavlosk. Dites-moi exactement quand cela se fera. Ecrivez-moi sur tous ces points. S'il vous plaît, ne me laissez pas. Mes salutations à tous les vôtres. A vous revoir.

Votre sincèrement dévoué.

Fiodor

*La lumière se retire lentement puis revient éclairer le devant de la scène où Anna, assise sur une chaise, lit son journal*

### **Anna**

Le 3 octobre 1866, vers six heures du soir, je me rendis, comme d'habitude, au sixième gymnase de garçons pour assister au cours de sténographie du professeur Olkhine. On attendait les retardataires, et la leçon n'était pas encore commencée. J'avais à peine ouvert mes cahiers en arrivant à ma place habituelle, que M. Olkhine vint s'asseoir à côté de moi.

- Anna Grigorievna, dit-il, ne voudriez-vous pas accepter un petit travail de sténographie ? On m'a prié de chercher quelqu'un et j'ai pensé à vous.

- Avec le plus grand plaisir, lui répondis-je. J'ai, depuis longtemps, le désir de trouver un travail : je me demande seulement si mes connaissances, que je crois insuffisantes, me permettront d'en accepter la responsabilité.

M. Olkhine me tranquillisa en m'affirmant que le travail proposé n'exigeait pas une aussi grande rapidité que la mienne.

- Et... Chez qui donc ? demandai-je.

- Chez l'écrivain Dostoïevski. Il travaille à un nouveau roman qu'il a l'intention de composer avec l'aide d'une sténographe. Il pense qu'il y aura environ sept placards de grand format, et offre cinquante roubles.

Je m'empressai d'accepter. Depuis mon enfance, le nom de Dostoïevski, romancier préféré de mon père, m'était familier. Moi-même, en admiration devant son œuvre,

j'avais versé d'abondantes larmes à la lecture des *Souvenirs de la Maison des Morts*. La perspective de faire la connaissance d'un écrivain de talent et de l'aider dans son travail me réjouissait et me transportait de plaisir.

M. Olkhine me remis un petit papier plié en quatre, qui portait ces mots « Rue des Menuisiers, au coin de la petite rue des Bourgeois, maison Alonkine, logement 13. Dostoïevski » et ajouta :

- Je vous prie d'aller le voir demain, à onze heures et demie, ni plus tôt, ni plus tard, comme il l'a demandé lui-même.

Ce jour-là, la leçon fut entièrement perdue pour moi ; j'étais émue, envahie par la joie. Un secret désir venait de se réaliser : j'avais enfin une occupation ! Si M. Olkhine, maître sévère et exigeant, trouvait que je connaissais suffisamment la sténographie et que j'écrivais assez vite, c'est qu'il en était réellement ainsi. Voilà qui me rehaussait à mes propres yeux. Je sentais que j'allais prendre une direction nouvelle, gagner de l'argent par mes propres moyens, devenir indépendante. Indépendante ! Cette idée, pour une jeune fille de cette époque, était la plus précieuse de toutes. Mais le plus agréable et le plus important aussi, dans cette affaire, était de travailler chez Dostoïevski, d'avoir la possibilité de le connaître.

De retour à la maison, je racontai tout à ma mère avec force de détails, lui communiquant une émotion et une joie qui m'empêchèrent de dormir. Toute la nuit, j'essayai de me représenter Dostoïevski. En faisant de lui un contemporain de mon père, je supposai qu'il devait être d'un certain âge ; je me le représentai tantôt comme un vieillard obèse et chauve, tantôt comme un homme de haute taille, maigre, mais extrêmement sévère et renfrogné, comme Olkhine le trouvait lui-même. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était la manière dont je devais lui parler. Dostoïevski me paraissait si cultivé et si intelligent que je tremblais à l'avance pour chaque mot à prononcer. Une autre pensée me troubla encore : je ne me souvenais pas très bien des noms des héros de ses romans, et j'étais sûre qu'il ne manquerait pas d'en parler. N'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer des écrivains célèbres dans les cercles que je fréquentais, je les voyais tous comme des créatures spéciales avec lesquelles il fallait s'entretenir d'une façon particulière. Quelle enfant j'étais encore, malgré mes vingt ans !

En m'éveillant, le 4 octobre, jour mémorable de ma première rencontre avec mon futur mari, je n'avais que des pensées joyeuses, et je me disais aussi que ce jour verrait l'accomplissement de mon plus cher désir : d'écolière que j'étais, j'allais devenir l'ouvrière indépendante d'une carrière librement choisie.

Je quittai la maison de bonne heure afin d'acheter en route, au Gostiny Dvor, quelques crayons et une serviette qui devait, selon moi, donner de l'importance à ma jeunesse. Afin d'arriver chez Dostoïevski à l'heure fixée, je m'acheminai vers la rue des Menuisiers en consultant constamment ma montre. Je trouvai la maison Alonkine à onze heures vingt-cinq et demandai le logement numéro 13 au portier de garde, qui m'indiqua, à droite, un escalier sous la voûte. C'était une grande maison composée d'une infinité de petits logements, habités par des commerçants ou des artisans, et qui me fit penser à celle de Raskolnikov, dont il est parlé dans *Crime et Châtiment*.

Le logement 13 se trouvait au deuxième étage. Une servante, déjà mûre, vint m'ouvrir. A la vue du châle vert et quadrillé qu'elle portait sur les épaules, je pensai involontairement, revenant encore à *Crime et Châtiment* que j'avais lu tout récemment : ce châle ne serait-il pas le prototype de tous ces châles de dames qui ont joué un rôle important dans la famille des Marmeladov ?

A une question de la servante, je répondis que son maître attendait ma visite. Elle me fit entrer dans la salle à manger dont l'ameublement était modeste : deux malles immenses recouvertes de petits tapis le long du mur ; à côté de la fenêtre, une commode sur laquelle on avait étalé un napperon blanc brodé au crochet ; un second divan surmonté d'une pendule s'appuyait contre un autre mur. Je remarquai avec satisfaction que les aiguilles indiquaient très exactement onze heures et demie.

Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski ne se fit pas attendre et me pria de passer dans son cabinet, d'où il sortit aussitôt pour commander le thé, comme je le compris par la suite. Ce cabinet était une grande pièce à deux fenêtres, très claire par ce jour ensoleillé, mais, sombre et silencieuse à d'autres moments, elle produisait une impression pénible. L'on y était oppressé. J'aperçus en entrant un divan à ressorts sur lequel on avait jeté une étoffe un peu usée, une table ronde et sa nappe de drap rouge, une lampe, deux ou trois albums, quelques chaises rembourrées et des fauteuils. Au-dessus du divan, dans un cadre en noyer, le portrait d'une dame excessivement maigre, vêtue de noir et coiffée d'un bonnet noir. Ne connaissant rien de la famille de l'écrivain, je pensai qu'il s'agissait de Mme Dostoïevski. Une glace encadrée de noir était fixée entre les deux fenêtres sur le mur, mais, par commodité, elle se trouvait plus rapprochée de la fenêtre droite, ce qui était fort laid. Deux magnifiques vases chinois, élégants de forme, ornaient ces baies. Il faut signaler encore un large divan de cuir vert, une carafe d'eau sur la petite table ; enfin, devant moi, en travers de la chambre, le bureau derrière lequel, par la suite, je me tenais

assise lorsque Fiodor Mikhaïlovitch dictait. L'ameublement de ce cabinet de travail était, en somme, assez modeste et ressemblait à ceux qu'on voit dans les familles peu aisées.

Je pris place et j'écoutai. Il me semblait que j'allais entendre tout à coup des cris d'enfants, ou le roulement d'un petit tambour ; il me semblait enfin que la porte allait s'ouvrir sur la dame maigre du portrait. Pourtant, ce fut Fiodor Mikhaïlovitch qui entra.

*La lumière se retire quelques instants puis revient éclairer toute la scène qui se déroule chez Dostoïevski ; Anna est assise sur une chaise, sur ses genoux la serviette contenant les crayons et le bloc de papier ; Dostoïevski entre.*

**Fiodor**

Excusez-moi, j'ai été retenu. *(Il se met à arpenter la scène, l'air nerveux)* Vous vous occupez de sténographie depuis longtemps ?

**Anna**

Six mois environ.

**Fiodor**

Votre professeur a-t-il beaucoup d'élèves ?

**Anna**

Au début, on comptait cent cinquante inscrits, mais il n'en reste que vingt-cinq aujourd'hui.

**Fiodor**

Pourquoi si peu ?

**Anna**

Beaucoup pensaient qu'il est très facile d'apprendre la sténographie, mais au bout de quelques jours, devant les résultats nuls, ils cessèrent de paraître au cours.

**Fiodor**

Il en est ainsi chez nous, ils commencent avec ardeur mais lorsque cette ardeur se refroidit, ils abandonnent tout, se rendant compte qu'il faut faire un effort. Qui donc veut travailler à présent ? Personne.

*La servante - portant un châle vert et quadrillé - entre avec un plateau où sont déposés deux verres de thé et deux petits pains ; Anna prend une tasse et boit ; la servante dépose le plateau sur le bureau de Dostoïevski et sort.*

*Dostoïevski arpente la scène en fumant, éteignant une cigarette pour en rallumer une nouvelle. Il s'arrête devant Anna et lui en propose une.*

**Anna**

Non, merci.

**Fiodor**

C'est peut-être par politesse ?

**Anna**

Non, non seulement je ne fume pas mais il m'est désagréable de voir fumer les femmes.

*Dostoïevski reprend sa marche, l'air soucieux et fatigué ; puis il s'arrête de nouveau devant Anna*

**Fiodor**

Pardonnez-moi mais je suis fatigué et malade. Je suis atteint d'épilepsie et j'ai eu, il y a peu, une crise qui m'a laissé vidé.

**Anna**

Je comprends et je suis désolée.

**Fiodor**

En ce qui concerne notre travail, nous verrons comment faire, nous essaierons, nous verrons si c'est possible.

**Anna**

Soit, nous essaierons, mais si le travail en commun n'est pas à votre convenance, dites-le-moi en toute franchise. Soyez assuré que je ne montrerai aucune prétention si la chose ne s'arrangeait pas.

*Dostoïevski prend un exemplaire du Messenger russe posé sur son bureau. Anna sort un bloc et un crayon de sa serviette. Elle prend les notes sur ses genoux.*



**Fiodor**

Faisons un essai. (*Il commence à lire très rapidement*) : « Quand le lendemain, à onze heures, Raskolnikov se présenta chez le juge d'instructions, il s'étonna de faire antichambre assez longtemps. Dix minutes, au moins, s'écoulèrent, avant qu'on l'appelât, tandis qu'il avait pensé être reçu dès qu'il se serait fait annoncer. »

**Anna**

*Elle n'arrive pas à suivre*

S'il vous plaît moins vite. Lisez comme si nous parlions.

**Fiodor**

*Il reprend sa lecture plus lentement*

« Il était là, dans la pièce d'entrée, à voir passer et repasser devant lui des gens qui ne lui prêtaient aucune attention. Dans la salle voisine, une sorte de bureau, travaillaient quelques scribes et il était évident qu'aucun d'eux n'avait la moindre idée de ce que pouvait être Raskolnikov. »

*Il arrête sa lecture et continue à marcher de long en large, l'air énervé ; Anna traduit le texte, le plus rapidement qu'elle le peut.*

**Fiodor**

Ce n'est pas encore terminé, vous êtes lente.

**Anna**

Mais enfin, je recopierai la dictée à la maison, et non pas ici. Le temps que je passerai à recopier est sans importance pour vous.

**Fiodor**

*Il prend le bloc et examine le texte retranscrit tout en continuant à marcher Il paraît toujours énervé ; il s'adresse à Anna d'un ton sec.*

Là, après « le juge d'instructions » vous avez oublié la virgule (*il continue sa lecture en silence*) et là, heu (*il semble chercher*) Comment vous appelez-vous, déjà ?

**Anna**

Anna Grigorievna.

**Fiodor**

Là, Anna, « pièce », c'est un accent grave et non aigu.

*Il continue à marcher en silence, il semble l'avoir oubliée : Anna attend, sans bouger, craignant d'interrompre sa méditation.*

Anna, il m'est absolument impossible de continuer à vous dicter quoique ce soit maintenant, pouvez-vous revenir vers huit heures ? Je commencerai alors à vous dicter mon roman. Cela n'est pas trop contraignant pour vous de revenir ?

**Anna**

*On sent que cela n'est pas très commode pour elle de revenir le soir mais malgré tout elle répond*

Non, je serai là à huit heures.

**Fiodor**

Je suis très heureux qu'Olkhine m'ait proposé une demoiselle et non un homme, savez-vous pourquoi ?

**Anna**

Et pourquoi donc ?

**Fiodor**

Parce qu'un homme aurait certainement bu, mais vous, j'espère, ne buvez pas.

**Anna**

*Amusée un premier temps, puis très sérieusement*

Quant à moi, tenez pour assuré que je ne bois pas.

*Dostoïevski retourne s'asseoir à son bureau. La lumière se retire puis revient éclairer Anna qui reprend la lecture de son journal.*

**Anna**

Quand je quittai Dostoïevski, j'étais d'humeur assez triste. Il m'avait plu et, en même temps, laissé une impression pénible. Je pensais que, selon toute vraisemblance, je ne travaillerais pas avec lui et que tous mes projets d'indépendance étaient en train

de s'écrouler. Et cela m'était d'autant plus triste que ma bonne maman, la veille au soir, s'était grandement réjouie d'apprendre que j'avais trouvé une occupation.

Il était environ deux heures quand je pris congé de Dostoïevski. Que fallait-il faire ? Retourner à la maison ? C'était un peu trop loin. Je me décidai à rendre visite à des parents, rue du Fanal, et à dîner avec eux pour retourner chez Dostoïevski dans la soirée. A huit heures, j'étais déjà devant la maison Alonkine.

*La scène s'assombrit.*

*Quand la lumière revient, Anna et Dostoïevski sont sur la scène, debout. Anna va s'asseoir à la place qu'elle occupait le matin, sur la chaise.*

**Fiodor**

Non, installez-vous à mon bureau, vous serez plus à l'aise pour travailler.

**Anna**

*Elle s'installe devant le bureau, souriante, et le caresse.*

C'est ici, n'est-ce-pas, sur cette table que vous avez écrit *Crime et Châtiment*.

**Fiodor**

*Amusé*

Oui, en effet, à cette même table. (*Il reprend son sérieux*) Rappelez-moi votre nom.

**Anna**

*Sur un ton sérieux, presque méchant, cassant qu'elle conserve en répondant à toutes les questions*

Anna Grigorievna.

**Fiodor**

Etes-vous parente avec l'écrivain Snitkine ?

**Anna**

Nous portons juste le même nom.

**Fiodor**

Pardonnez-moi mais j'ignore tout de votre famille, de vos parents...

**Anna**

Mon père, Grigori Ivanovitch Snitkine, de lointaine ascendance ukrainienne, était fonctionnaire. Il aimait passionnément la littérature et le théâtre. Et lisait vos romans. Ma mère, Anna Nikolaïevna Miltopeus est d'ascendance finlando-suédoise. J'ai une sœur, Maria, et un frère, Ivan. Je peux dire encore que j'ai grandi dans une ambiance stricte mais harmonieuse. Mes parents nous aimaient beaucoup et ne nous punissaient jamais sans raison. Mon enfance fut sans nuage. Heureuse.

**Fiodor**

Bien, bien. Et vos études, Anna ?

**Anna**

J'ai étudié à « Anna Schulde »

**Fiodor**

« Anna Schulde » ? Les cours y sont en allemand, je crois ?

**Anna**

Oui, je parle la langue assez bien. J'ai continué mes études au Gymnase Marie.

**Fiodor**

*Admiratif*

Le premier Lycée de filles créé à Pétersbourg !

**Anna**

*Toujours sur le même ton*

J'y ai suivi les cours de littérature russe du professeur Vladimir Stoïounina qui a une grande admiration pour vous. (*Elle regard Fédor, qui l'écoute attentivement et qui attend la suite*) J'ai quitté le lycée avec une médaille d'argent et me suis inscrite aux Cours pédagogiques du professeur Nikolaï Vychnegradski.

**Fiodor**

Mais toutes ces études, Anna, quels étaient vos rêves ?

## Anna

Je rêvais de science et de médecine et je m'inscrivis au département de mathématiques et de physique de l'institut (*Elle se tait un instant, puis reprend*) Mais les travaux pratiques, les expériences en laboratoire m'ont dissuadée de continuer sur cette voie. Je préférais assister aux conférences du professeur Nikolaï Vychnegradski sur la littérature russe. Oui, la littérature me plaisait beaucoup plus. Mais lorsque mon père tomba malade, j'abandonnai mes études pour rester près de lui et à sa mort, j'ai été contrainte de suivre les cours du soir gratuits de sténographie donnés par Pavel Olkhine et me voilà.

## Fiodor

Je suis agréablement étonné de tout cela, de vos manières et de votre tenue qui sont à l'opposé des idées qui dominent la jeunesse féminine actuelle. Des nihilistes aux manières révoltantes !

*La servante apporte un plateau avec du thé, deux verres, deux petits pains et du citron. Elle le dépose sur le bureau. Fiodor tend une tasse à Anna et lui propose une cigarette qu'elle refuse. Il prend à son tour une tasse.*

Et, dites-moi, Anna, mon nom vous était-il connu ?

## Anna

Le nom de Dostoïevski m'est familier depuis mon enfance. Dès l'âge de quinze ans, je rencontrais vos héros.

## Fiodor

*Il rit*

Vraiment ?

## Anna

Mon père aimait la lecture, et, quand il était question de littérature moderne, il disait toujours : « *Ah ! quels écrivains avons-nous donc, maintenant ? De mon temps, il y avait Pouchkine, Gogol, Jouvoski, et, parmi les jeunes, un romancier appelé Dostoïevski, l'auteur des Pauvres Gens. C'était un véritable talent ; malheureusement, il a été compromis dans une affaire politique, envoyé en Sibérie, et depuis on n'en a plus entendu parler.* »

Un jour, il fut très heureux d'apprendre que les frères Dostoïevski avaient l'intention d'éditer un nouveau journal, *Le Temps*. « *Ainsi, ce Dostoïevski est revenu, dit-il avec grand plaisir, grâce à Dieu, il n'est pas disparu !* »

*Elle se tait un instant, perdue dans ses souvenirs*

Plus tard, j'ai appris que vous aviez été envoyé en Sibérie pour avoir participé aux « vendredis littéraires » d'un certain Pétrachevsky. Un fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, je crois ?

**Fiodor**

*Il a soudain l'air préoccupé et lointain*

Oui.

**Anna**

Vous avez été accusé d'avoir lu une lettre du critique Biélinvsky adressée à Gogol.

Fiodor

Oui, j'ai été accusé d'atteinte à l'ordre public pour avoir fait une lecture publique, le 15 avril 1849, de la lettre que Biélinvsky avait écrite à Gogol, le 3 juillet 1847. D'avoir propagé ce texte plutôt que d'avoir dénoncé ses idées dangereuses à l'égard de la religion et du gouvernement. J'ai été déchu de mes grades et de mes droits et condamné à la peine de mort. (*Il se tait un instant, perdu dans ses souvenirs*)

**Anna**

*Doucement*

J'appris aussi votre condamnation à mort et le simulacre d'exécution, des événements qui doivent toujours être présents malgré le temps...

**Fiodor**

Comment oublier, Anna. C'était le 22 décembre 1849 mais je me vois encore sur la place Semionov, au milieu de mes camarades condamnés. Là, on nous a lu à tous notre condamnation à mort, on nous a fait baiser la croix, on a brisé nos épées au-dessus de nos têtes et on a procédé à notre toilette mortuaire en nous revêtant de longues chemises blanches. Puis, trois d'entre nous ont été attachés au poteau, pour l'exécution de la peine. J'étais le sixième, on nous appelait par trois, par conséquent, j'étais de la deuxième fournée. Il ne me restait plus que quelques minutes à vivre mais elles représentaient pour moi des années, des dizaines d'années, et j'avais l'impression de vivre longtemps. Comme je désirais vivre, mon Dieu ! Comme la vie me semblait chère ! Que de bien, que de belles choses j'aurais pu faire ! Tout mon passé me revint en un clin d'œil ; il n'était pas entièrement beau, mon passé, et j'aurais voulu le revivre à nouveau, longtemps, longtemps... J'ai pensé à mon frère, à tous les siens ; à l'instant ultime, lui, lui seul, était dans mes pensées, c'est là

seulement que j'ai su combien je l'aimais, mon frère chéri ! J'eus tout le temps, aussi, d'embrasser mes camarades Plechtcheïev et Dourov, qui étaient à côté de moi et de leur dire adieu.

Tout à coup, le signal de la retraite se fit entendre. Je repris courage. On défit les liens de mes trois camarades attachés aux poteaux, on les ramena à leur place pour écouter la lecture d'un nouveau jugement : on nous lit que Sa Majesté impériale nous accorde la vie. Puis viennent les véritables condamnations. Je m'entendis condamner à quatre ans de travaux forcés. Je n'ai pas souvenance d'un jour plus heureux que celui-là. De retour au fort, je parcourus toutes les casemates en chantant à tue-tête, tellement j'étais heureux de la vie qu'on m'avait accordée.

### *Sur un ton exalté*

La vie est en nous, Anna, et non dans le monde extérieur. A mes côtés, il y aura toujours des hommes, et être homme parmi les hommes et le rester à jamais, dans tous les malheurs possibles ne pas perdre espoir et courage, voilà où est la vie, où est son but. J'en ai pris conscience. Cette idée m'est alors entrée dans la chair et le sang. Oui, c'est la vérité ! cette tête qui créait et vivait de la vie suprême de l'art, qui avait connu les besoins élevés de l'esprit et s'y était accoutumée, cette tête-là s'est séparée de mes épaules. Mais en moi ont demeuré un cœur, et cette même chair, ce même sang qui peut également aimer et souffrir, désirer et se souvenir, et cela, c'est tout de même la vie. On voit le soleil ! comme l'écrit Victor Hugo dans le *Dernier jour d'un condamné*.

*Durant tout le récit Anna se tait, elle semble bouleversée et parcourue de frissons. A la fin de son récit, Fiodor se tait quelques instants ; il semble très loin, puis il se reprend.*

Pardonnez-moi, je me suis un peu égaré ! Vous n'êtes pas là pour m'écouter me raconter mais pour travailler ! Alors commençons. (*D'une chemise, posée sur le bureau, il tire la première page manuscrite du Joueur*) : « Enfin, me voici rentré après quinze jours d'absence. Il y a trois jours que les nôtres sont arrivés à Roulettenbourg. Je pensais qu'ils m'attendaient avec la plus vive impatience, mais je faisais erreur. ». Pouvez-vous relire ?

### **Anna**

« Enfin, me voici rentré après quinze jours d'absence. Il y a trois jours que les nôtres sont arrivés à Roulettenbourg. Je pensais qu'ils m'attendaient avec la plus vive impatience, mais je faisais erreur. »

### **Fiodor**

Comment ! « Les nôtres sont arrivés à Roulettenbourg » ? Est-ce-que j'ai parlé de Roulettenbourg ?

**Anna**

Oui, Fiodor Mikhaïlovitch, vous avez dicté ce mot.

**Fiodor**

C'est impossible !

**Anna**

Excusez-moi, y-a-t-il dans votre roman une ville de ce nom ?

**Fiodor**

Oui, en effet, l'action se passe dans une ville de jeu que j'ai nommée Roulettenbourg.

**Anna**

Ah ! S'il en est ainsi, vous avez dicté ce mot, sans aucun doute ; autrement, où aurais-je pu le prendre ?

**Fiodor**

Vous avez raison, j'ai confondu. (*Une pause*) Je ne suis plus en état de continuer, nous reprendrons le travail demain à midi, si vous le voulez bien.

**Anna**

*Elle range son bloc et ses crayons et se lève*

C'est entendu.

*L'horloge sonne onze heures*

**Fiodor**

Où demeurez-vous, Anna Grigorievna ?

**Anna**

Aux Sables.



**Fiodor**

Aux Sables. Je n'y suis jamais allé mais il me semble que cet endroit est éloigné de la ville. Voulez-vous que ma servante vous accompagne ?

**Anna**

Non, je vous remercie. A demain.